

## XYZ. La revue de la nouvelle

**Pitou**

Anne Brunelle



Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4028ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunelle, A. (2001). Pitou. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 49–56.

# Concours de nouvelles XYZ

## Pitou

Anne Brunelle

*pour Jeanne,  
ma sœur Jeanne*

**L**a dernière tempête de neige avait nivelé lac et collines, laissant derrière elle une étendue ouatée sur laquelle étincelait une fine dentelle de givre matinal. Frissonnante dans son chandail de laine mince, Carole contemplait d'un œil possessif ce paysage de carte postale. Le silence et la sérénité furent rompus par le vendeur qui, après beaucoup de réticence, avait enfin regagné sa grosse Lincoln et en claquait la portière. Il baissa la vitre et répéta d'une voix autoritaire :

— Quand vous changerez d'idée, n'hésitez pas à m'appeler.

N'obtenant aucune réponse, il ajouta en dernier ressort :

— Vous avez ma carte...

Cette fois, c'est de dégoût qu'elle frémit ; elle esquissa un vague signe d'assentiment afin de vite se débarrasser de cet agent immobilier, le troisième à se porter volontaire pour vendre sa propriété depuis que Marc était décédé. Même si ses voisins refusaient de comprendre l'attachement qu'elle ressentait pour son petit domaine, il valait mieux qu'ils se le tiennent pour dit : elle ne comptait pas quitter la région de sitôt !

— Pitou ! appela-t-elle en se tournant vers le lac.

Un chien immense émergea aussitôt d'un buisson et vint la rejoindre en claudiquant, une grande bête hirsute qu'on aurait facilement pu prendre pour un loup avec ses yeux pâles, son pelage gris moucheté de brun, et ses crocs démesurés. L'intrus sembla comprendre le message et déguerpit sans plus insister.

Carole et Pitou retournèrent ensemble à l'atelier, un vaste hangar aménagé à l'écart de la maison de bois rond. Ébéniste d'art, elle travaillait depuis quelque temps à la fabrication d'un panneau de chêne incrusté de fragments d'écaille. Lorsqu'elle ouvrit la porte, une forte odeur de solvant lui assaillit les narines : elle avait oublié de refermer le pot de colle avant d'aller à la rencontre de ce visiteur inopportun. Commères, voyeurs, curés, rôdeurs, colporteurs, elle jura contre tous ceux qui l'interrompaient sans cesse et leur déclara une guerre inconditionnelle ; il y avait d'ailleurs longtemps qu'elle ne se gênait plus pour lancer Pitou à leurs trousses dès qu'ils s'aventuraient sur le chemin du lac.

— Qu'en penses-tu, mon grand loup ? Ils ne veulent que mon bien... mais ils ne l'auront pas !

Tout en riant de cette vieille blague, elle caressa les oreilles de son compagnon, puis se remit consciencieusement au travail.



Pitou s'installa dans son coin sous la fenêtre panoramique, le museau confortablement enfoncé dans un coussin, et ne quitta plus Carole des yeux. Il était apparu de nulle part au lendemain des funérailles de Marc, fiévreux, affamé, l'air piteux avec une patte brisée et une profonde déchirure au flanc gauche. Encore aux prises avec son deuil, elle s'était consolée à l'idée de continuer l'œuvre commencée par son mari en soignant du mieux qu'elle le pouvait la pauvre créature. Après quelques tiraillements, ils avaient fini par s'approprier et étaient devenus des amis inséparables.

Au village, on n'arrivait évidemment pas à s'entendre sur la race de Pitou : certains affirmaient que c'était un loup, une bête sauvage en apparence domestiquée mais encore très dangereuse, alors que d'autres ne voyaient en lui qu'un chien boiteux d'une laideur repoussante. Il arrivait même que la méchanceté incite certains à discuter à voix basse de la place que l'animal tenait dans la vie de sa maîtresse et de leur complicité particulière.

Mais Carole était depuis longtemps à l'épreuve des médecines locales. Marc et elle étaient venus s'installer dans ce coin

retiré lorsqu'il avait décroché le poste de garde forestier. Jeunes et naïfs, ils s'étaient imaginé pouvoir se faire rapidement de nouveaux amis ; ils avaient été amèrement déçus par l'accueil glacial qu'on leur avait réservé. Avec le temps, ils s'étaient accommodés tant bien que mal de leur isolement et avaient fini par accepter qu'un village serait toujours un village : à preuve, vingt-sept ans plus tard, les salutations demeuraient circonspectes, les regards méfiants. Marc s'était assez bien intégré malgré tout, faisant affaire à des hommes dont il protégeait le territoire contre l'invasion de la civilisation, spécialement pendant les saisons de chasse et de pêche. Pour Carole, l'artiste, l'adaptation avait été plus difficile, surtout parce qu'elle n'avait pas eu d'enfants.

L'hiver dernier, la disparition subite de Marc l'avait terrassée. Ayant aperçu un étrange filet de fumée s'élever au milieu de la forêt, il avait enfilé ses raquettes et était allé faire son enquête. Il n'était jamais revenu. Quatre jours plus tard, on avait retrouvé un couteau de chasse ensanglanté et d'origine inconnue, quelques lambeaux de chair, et une mare de sang congelé près d'un piège à mâchoire d'acier posé par un braconnier. La police avait conclu que Marc avait perdu la vie en libérant un animal coincé dans cette trappe. Une tempête de neige ayant oblitéré les détails du drame, la cause directe de sa mort demeurerait néanmoins une énigme. On n'avait d'ailleurs retrouvé ni le braconnier, ni l'animal qui avait soit survécu à cet assaut brutal, soit subi le même sort que son bienfaiteur et été dévoré par des carnassiers.

Après le départ de Marc, tout le monde s'était empressé auprès de Carole : pendant plusieurs jours, on s'était assuré qu'elle n'avait besoin de rien, que son moral était bon, que tout allait bien. Cette générosité mêlée de pitié et de curiosité s'était cependant refroidie lorsqu'elle avait fait savoir à la ronde qu'elle n'avait aucunement l'intention de vendre son coin de terre. Lorsque Pitou était entré dans sa vie, l'écart n'en avait été qu'accru, car la carrure menaçante de l'animal faisait fuir non seulement les indésirables, mais également tous ceux qui auraient peut-être osé s'approcher.

□

Carole regarda par la fenêtre et admira d'un œil critique la lumière vive qui baignait le décor. Sous cet éclairage singulier, les lignes étaient nettes et précises, les couleurs intenses, les contrastes profonds. Elle referma d'un coup de poing le pot de colle et s'étira paresseusement.

— C'est pas un temps pour rester à l'intérieur. Viens, mon Pitou, on va aller se promener.

Elle décida d'en profiter pour aller chercher son courrier au bureau de poste et prendre au magasin général les épices qu'on avait commandées pour elle. Elle s'habilla chaudement : la brise était mordante, même sous ce soleil éblouissant.

L'arrivée au village de Carole et de Pitou fut claironnée par une bande d'enfants emmitouflés qui, comme d'habitude, les insultèrent avec enthousiasme :

— Sorcière ! Sorcière ! Qu'est-ce que tu manges en hiver ?

— Loup-galeux, loup-garou ! Loup-galeux, loup-garou !

— Où c'est que t'as stationné ton balai ?

— Au secours ! Au secours ! Un loup enragé !

Carole sourit avec amertume : certaines allusions étaient amusantes, d'autres franchement blessantes. La plupart du temps, elle pardonnait aux enfants leur malveillance, puisqu'ils ne faisaient que répéter ce que disaient leurs parents ; mais il arrivait parfois qu'elle perde patience et fasse des grimaces effrayantes ou incite Pitou à grogner en montrant les dents. Elle s'en voulait toujours de se laisser aller à de tels enfantillages, qui ne faisaient qu'aggraver sa terrible réputation ; à ce train, elle se verrait bientôt immortalisée dans les contes et légendes de la région !



Ce soir-là, Carole prépara un ragoût qu'elle partagea avec Pitou. Très agité, il gémissait misérablement en faisant les cent pas devant l'âtre où crépitaient quelques bûches d'épinette. Elle regarda par la fenêtre : le ciel était limpide, pas un nuage pour masquer les premières étoiles et la lune qui se levait, hypnotique dans sa lumière éblouissante.

— Tu m'étourdis, arrête de tourner en rond, dit-elle à Pitou sur un ton espiègle. Regarde dehors : la lune est pleine. Ce sont les belles Pitounes des bois qui te tournent les sangs comme ça !

Même si cela l'attristait de le voir ainsi tourmenté, elle ne l'approcha pas : elle savait que son tempérament sauvage le rendait imprévisible lorsqu'il était dans cet état. Elle avait déjà, une fois, tenté de le reconforter et de le cajoler, mais il l'avait mordue par accident, saisissant son avant-bras entre ses puissantes mâchoires pour la retenir. Depuis, elle gardait ses distances.

Après souper, Carole décrocha le miroir du mur de sa chambre et l'installa sur la table de cuisine, en équilibre entre un gros dictionnaire et une pile d'almanachs. Elle plaça également un peigne et une paire de ciseaux sur le papier journal dont elle avait recouvert la nappe, puis posa une serviette sur ses épaules. Du temps de Marc, elle se teignait les cheveux châtain-roux, une nuance dont il raffolait. Cette vanité rendue inutile, elle avait décidé, il y a plusieurs mois, de revenir à sa teinte naturelle. Bientôt, la transformation serait complète.

Elle scruta son image dans le miroir. Sa chevelure, orange aux extrémités, poivre et sel près du crâne, lui donnait une mine sinistre et redoutable.

— C'est pas étonnant que les gamins me traitent de sorcière, marmonna-t-elle en direction de Pitou.

Mais il ne l'écoutait pas, trop occupé à poursuivre sa queue en se lamentant doucement. Elle se promit qu'aussitôt qu'elle aurait fini, elle l'emmènerait faire un peu d'exercice autour du lac.

Mèche par mèche, Carole tailla les pointes cuivrées, les laissant tomber à ses pieds. Une fois sa tâche terminée, elle s'ébouriffa la tignasse et éclata de rire : une véritable tête de mouton mal tondu ! Le résultat la satisfaisait quand même beaucoup. Elle adorait ce gris pailleté d'argent où se cachaient encore quelques mèches brunes qui lui rappelaient sa jeunesse. Pitou s'arrêta, la dévisagea avec de grands yeux surpris, puis émit un jappement approbatif.

— Qu'est-ce qu'ils vont imaginer maintenant qu'on se ressemble comme deux gouttes d'eau ! dit-elle en riant de plus belle. Viens, mon grand, allons jouer dehors.

La forêt baignait dans un océan de vagues immobiles et cristallines que la lune, à son apogée, faisait scintiller. Un coup d'œil sur le thermomètre révéla qu'il faisait un froid à pierre fendre. Avec entrain, Carole enfila son anorak ainsi que sa tuque et ses mitaines de laine, sans oublier le long foulard rayé que Marc lui avait offert juste avant sa mort.

— Un an déjà, soupira-t-elle en ouvrant la porte.

Pitou se précipita dans la neige en aboyant à pleins poumons, soulevant une mer d'écume dans son sillage. Carole laissa son compagnon la précéder; elle éprouvait beaucoup de satisfaction à le voir courir ainsi à droite et à gauche, libre de gambader et de s'égosiller sans retenue.

L'air était frigide et sec; chaque souffle engendrait une buée vaporeuse, chaque pas un crissement. Elle marchait lentement car ses muscles la faisaient souffrir encore ce soir.

— L'âge, ma petite madame, c'est l'âge, lui avait expliqué son médecin. Le dos et les jambes raides, les trous de mémoire, les maux mystère, tous des symptômes de vieillesse et une autre preuve de la nature fragile de la femme. Il faudrait vous ménager un peu, vous savez. Et puis la solitude, c'est bon pour personne; vous devriez vous trouver un homme pour s'occuper de vous.

Les diagnostics de ce docteur de campagne l'avaient toujours agacée; cette fois, il s'était vraiment dépassé! Elle se promettait de prendre rendez-vous la prochaine fois avec un médecin plus moderne.

Perdue dans ses pensées, elle ne remarqua pas la grosse branche couchée en travers du sentier; elle trébucha, tombant lourdement à genoux sur le sol capitonné. D'abord un peu absourdie, elle se ressaisit aussitôt et fut prise d'un fou rire incontrôlable; elle se laissa choir sur le dos, puis se mit à battre des pattes et des ailes pour dessiner un ange dans la neige encore vierge. Le ciel était tellement clair qu'on pouvait même distinguer Jupiter. Marc lui avait enseigné à reconnaître les étoiles et à tracer du doigt le contour des constellations aux légendes si

romanesques : les Gémeaux, que même la mort n'avait pu séparer ; la Petite Ourse, sur la queue de laquelle brillait Polaris, le guide céleste des grands explorateurs ; Orion, l'illustre chasseur à la poursuite des Pléiades, et, accroupi à ses pieds, son Grand Chien couronné de Sirius, la plus brillante de toutes les étoiles...

Pitou, la voyant s'enfoncer dans la blancheur mousseuse, accourut la rejoindre ; tout en sautillant gaiement à ses côtés, il entreprit de lui lécher le visage. Il était complètement remis de son affliction et souriait de tous ses crocs ; quant à Carole, elle se sentait débordante d'euphorie, totalement à la merci de cette exaltation insolite qui l'envahissait parfois les nuits de pleine lune. Sans cesser de glousser, elle empoigna Pitou par le cou et, museau et doigts enfoncés dans l'épaisse fourrure, se remit à quatre pattes en s'ébrouant. Pendant plusieurs minutes, ils se pourchassèrent d'un banc de neige à l'autre, ne s'arrêtant que quelques instants pour reprendre haleine.

La lune occupa soudain le ciel tout entier. Il faisait beaucoup moins froid que Carole ne l'avait d'abord cru. Assise sur ses talons, elle retira tuque, foulard et mitaines, et les projeta derrière elle. La neige était si douce, si légère ; elle voulait la sentir partout sur sa peau, inonder son corps de grandes brassées de flocons. D'un geste désinvolte, elle se débarrassa de son manteau et le lança dans les airs. Pitou, que ce manège enchantait, dansait avec entrain autour d'elle en aboyant une touchante mélodie de bonheur. Quelle nuit superbe pour s'amuser !

Quelque chose chatouilla la nuque de Carole : des cheveux s'étaient probablement glissés dans son col lorsqu'elle s'était coupé la crinière. Elle arracha son chandail puis sa blouse, les secoua énergiquement en glapissant de joie et, sans plus attendre, les envoya rejoindre le reste de ses vêtements. Pitou l'aida à se défaire de ses bottes et de ses jeans, et à libérer sa belle queue touffue. Pourquoi s'entêter à dissimuler sa vraie nature : ce pelage était tellement confortable ! Ils continuèrent à s'ébattre comme des jouvenceaux, bondissant ici, galopant là, leurs cris de plaisir résonnant dans la nuit.

Tout à leur ravissement, ils retentissaient de sensualité, se flairant le cou, se fouillant la fourrure, se mordillant les flancs. Autour d'eux, la lumière semblait s'élever de la neige. D'un accord tacite, ils s'élançèrent vers la lune opalescente qui s'était délicatement posée sur le sommet des arbres. Ils disparurent bientôt dans la forêt, en hurlant éperdument comme de grands amoureux.



On ne se sait plus si c'est l'épicier ou la boulangère qui, en premier, s'inquiéta de l'absence de Carole. Après plusieurs jours de spéculation, on envoya le nouveau garde forestier pour s'enquérir de la situation. Il ne trouva qu'une pile de vêtements à quelques mètres du lac et un tas de mèches rousses sur le plancher de la cuisine. Dans l'atelier, on découvrit des douzaines de croquis de Pitou, ainsi qu'une gigantesque mosaïque inachevée représentant un couple de loups tendrement enlacés par le cou. De l'artiste, aucune trace.

Les ragots allaient bon train. On parlait de dépression et de suicide, de folie furieuse, de sorcellerie, de possession, de loups-garous même, lorsque finalement on retrouvera les corps de Pitou et de Carole de l'autre côté du lac. Le pauvre animal avait été abattu d'un coup de fusil, probablement l'œuvre d'un chasseur qui l'avait pris pour un loup. Il était mort dans les bras de sa maîtresse qui, sourire aux lèvres, l'avait accompagné dans cet éternel sommeil hivernal.

Aujourd'hui, on ne discute plus de cet incident que pendant les longues veillées d'hiver. Et s'il arrive qu'on mentionne l'état de nudité dans lequel on a retrouvé la dépouille de Carole, ce n'est que pour échanger un sourire entendu : après tout, elle n'était pas du village.